

au grand jour des vertus un peu voilées par la parure du siècle. Le gentilhomme laissera mieux voir l'évêque ; le seigneur, l'administrateur temporel, s'effacera devant l'homme d'Eglise. Ce qui était grâce, douceur de vivre aux temps heureux, deviendra force, sacrifice, dans les jours sombres. La violente secousse imprimée à ce grand corps, montrera avec éclat quelle sève puissante circulait encore dans ses veines. Dieu réserve à cet épiscopat de l'Eglise gallicane, qui va disparaître, la gloire de grandir dans l'adversité, de racheter ses quelques taches en rachetant son peuple par la souffrance, de prouver enfin au monde la sincérité de ses convictions religieuses, car pour sauver la foi des autres il faut commencer par croire. C'est dans l'épreuve que l'homme donne la mesure de sa valeur morale. L'Eglise de France va rencontrer dans sa mort violente le secret de sa résurrection. L'ébranlement que lui prépare la Révolution se communiquera jusqu'aux âmes, et l'épiscopat du XVIII^e siècle, qui avait vu la nation distraite, indifférente à son apologétique, la trouvera sensible à l'argument suprême, celui du sang.

APPENDICE

sur la défaite du Jansénisme dans la seconde moitié
du dix-huitième siècle.

I

Les éducateurs du jeune clergé, les évêques surtout, contribuèrent à la défaite du Jansénisme. Parmi les congrégations chargées des séminaires, la Compagnie de Saint-Sulpice fut celle qui fit l'opposition la plus efficace aux Jansénistes, et qui fut la plus attaquée par eux. La gazette les accuse d'être la cause de tout le mal et les poursuit de ses haines. M. de Maillé-La-Tour-Landry, récemment transféré à Saint-Papoul, fait-il un mandement qui n'a pas l'heur de lui plaire : « Quel présage, dit-elle, pour le gouvernement futur de ce diocèse, déjà livré depuis longtemps aux ténèbres de l'*aveugle sulpicianisme* ! » M. de Vintimille s'est-il fait précéder à Carcassonne par un grand vicaire dont les discours sont remplis de « molinisme et de zèle pour la morale jésuitique et sulpicienne », la gazette s'écrie que le règne du prélat « s'annonce comme devant être sulpicien dans toute la force du terme, c'est-à-dire ignorant, fanatique et persécuteur ». Est-il arrivé de meilleures nouvelles à Carcassonne sur les dispositions de Vintimille ? les Jansénistes reprennent espérance et pensent que son premier souci sera de réformer le séminaire, « école de doctrine pélagienne ou sulpicienne, ce qui revient au même ». Ce n'est pas que tous les maîtres du séminaire, d'ailleurs étrangers à la communauté de Saint-Sulpice, soient répréhensibles. L'un d'eux même serait le favori du journal janséniste, s'il arrivait à « haïr autant la vieille et mauvaise constitution *Unigenitus* qu'il est amoureux de la nouvelle constitution française ». Le fantôme du « sulpicianisme » hante manifestement l'imagination de la gazette. Elle voit Saint-Sulpice partout, même où il n'est pas. C'est ainsi qu'elle anathématise « l'université toute sulpicienne » de Montpellier

Nous avons vu les Sulpiciens à Orléans sous Jarente, à Toulouse sous Loménie de Brienne. Voici maintenant les Lazaristes à Narbonne dirigeant, sous un prélat peu évangélique, Dillon, le petit et le grand séminaire. Le supérieur de ces établissements n'aime pas le jansénisme, et prétend y découvrir « l'hérésie la plus subtile, la mieux combinée qu'on ait jamais vue, parce que les Jansénistes s'entortillent beaucoup ». Partout les Lazaristes pensent, parlent de même. Les *Nouvelles* ne manquent pas de nous l'apprendre et de s'en plaindre¹. Quel malheur de voir ainsi les disciples de M. Olier et de Vincent de Paul porter les ravages dans les rangs de la jeunesse cléricale ! Ils ont eu le crédit de se maintenir là même où les chefs du diocèse leur sont défavorables. « On eut la douleur, disent les *Nouvelles*, de voir M. de Choiseul trompé par les Lazaristes, qui occupent le séminaire de Châlons comme en tant d'autres diocèses. » A Lyon, M. de Montazet est hostile au séminaire de Saint-Irénée tenu par des Sulpiciens, qui attirent les élèves des diocèses voisins. Mais il n'ose, ou ne peut le leur enlever, arrêté par une influence supérieure. Il a beau leur imposer ce qu'on appela « l'année de ville », protéger ouvertement les écoles de théologie des Oratoriens et des Joséphistes, la maison des Sulpiciens est toujours pleine. Les *Nouvelles* le déplorent. « Depuis que les Sulpiciens et les Lazaristes ont infecté les séminaires et les facultés de toutes les rapsodies de Tournely et de Collet, on ne voit plus, s'écrient-elles, dans les thèses que des erreurs manifestes. Quand ils ont accolé ces mots sacramentaux, *de fide est*, à leurs opinions moliniennes, sur une volonté générale de Dieu de sauver tous les hommes, sur une grâce suffisante donnée à tous, sur des bonnes œuvres sans que l'amour du vrai bien y entre pour rien, ils croient avoir fermé la bouche à tous ceux qui réclament contre ces prétendus articles de foi². »

Les universités elles-mêmes mécontentent les Jansénistes. La gazette ne reconnaît plus son antique Sorbonne, dont elle attribue la décadence, avec le parlement de Paris³, à l'inva-

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1776, p. 31 ; 1779, p. 162. Les *Nouvelles* de 1778, p. 57, se plaignent du fanatisme qui règne à Saint-Malo. « C'est le fruit, dit le journal, de l'éducation que le jeune clergé reçoit des Lazaristes qui occupent les deux séminaires. M. des Laurents, évêque de Saint-Malo depuis 1767, autorise ces mauvais guides ; il imite en cela M. de La Bastie, son prédécesseur, dont il était grand vicaire. »

2. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1786, p. 77.

3. Le parlement de Paris disait dans ses remontrances de 1753 : « Quelle perte pour l'Etat entier que la destruction de tant d'écoles où régnaient

sion du molinisme. On a beau y signaler de temps en temps « quelques bonnes thèses échappées du naufrage », telle décision favorable au droit divin des curés, ces lueurs ne suffisent pas à éclairer une nuit sombre. Comment compter sur le maintien des bons principes en province quand ils succombent dans la capitale ? Les évêques, limités à Paris dans leur action, peuvent tout dans les universités locales pour faire le vide autour des chaires et diriger l'enseignement. Aussi les *Nouvelles* n'ont-elles point assez de gémissements sur les doctrines qu'on y professe. Ne s'est-on pas avisé, à l'université de Toulouse, par exemple, de combattre « la grâce efficace et la délectation victorieuse », dans une thèse dédiée à M. de Cugnac, évêque de Lectoure¹ ! Ne s'est-on point permis, dans une thèse présentée à l'université de Reims, d'employer une expression révoltante et de parler de « la méchanceté janséniste, *pravitas janseniana* » ! Du moins le jansénisme semblait pouvoir compter sur l'université de Poitiers. De toutes celles du royaume, disaient les *Nouvelles*, « il n'y en a aucune qui ait combattu les erreurs des Jésuites aussi persévérément. Elle était encore aux prises avec eux lorsque l'institut fut proscrit, en 1761 ». Mais l'évêque Sainte-Aulaire a tout gâté. Deux Dominicains professent, il est vrai, la théologie à l'université de Poitiers, et ont la satisfaction de voir les séminaristes assister à leurs cours ; mais le prélat leur a interdit le ministère de la prédication et de la confession. L'influence doctrinale qu'ils exercent sur leurs élèves est d'ailleurs bien faible. « Les jeunes gens, après avoir pris les dictées des Dominicains, n'en font aucun usage. On y substitue la misérable théologie de Poitiers sur laquelle seule on les interroge, soit au séminaire, soit aux examens de l'ordina-

la piété et l'instruction la plus solide, l'affaiblissement de ses universités. Pour étendre la soumission à la bulle *Unigenitus*, les sujets les plus instruits des saintes maximes de la religion, de la morale et de nos précieuses libertés, ont été éloignés. En un seul jour, cent docteurs de la faculté de Paris, respectables par leurs lumières et par leurs vertus, ont été privés de toute voix délibérative et de toute assistance aux assemblées. L'université a éprouvé un retranchement pareil, et ce vide affreux a presque tari la source la plus pure de l'instruction, a laissé ce corps asservi aux délateurs. De là, le découragement dans les écoles, l'affaiblissement des études, l'ignorance devenue presque universelle dans le royaume. » *Nouvelles ecclésiastiques*, 1767, p. 4.

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1786, p. 67. « Si le parfait désintéressement de M. de Brienne pour tout ce qui a rapport à la doctrine de l'Eglise était moins connu, disent les *Nouvelles*, on prendrait la liberté de lui représenter qu'il ne doit pas souffrir plus longtemps que ses jeunes clercs soient empoisonnés par les erreurs qui infectent les écoles de son diocèse, qu'il est temps pour lui de sortir de son sommeil léthargique. » Mais il est inutile d'interpeller des « prélats plongés dans les délices et dans les intrigues de l'ambition ».

tion. » Tous les lévites sont ainsi placés sous l'action des Lazaristes qui dirigent le petit et le grand séminaire. On voit que l'influence théologique était passée des universités aux séminaires. En 1777, la gazette se plaint que les Sulpiciens de Toulouse n'envoient plus leurs élèves aux écoles publiques de l'université, à cause d'un cours qui ne leur plaisait pas¹.

Les Jansénistes peuvent-ils du moins compter sur les Oratoriens, les Dominicains, les Doctrinaires? On sait que Quesnel, le fameux auteur des *Réflexions morales* sur le Nouveau Testament, qui devaient provoquer la bulle *Unigenitus*, avait été Oratorien. L'auteur d'une des dernières publications les plus agréables aux Jansénistes, la théologie de Lyon, était un Oratorien, le Père Valla. Tandis que les évêques qui sortaient de Saint-Sulpice étaient généralement des adversaires déclarés, on voyait les prélats formés au séminaire oratorien de Saint-Magloire moins hostiles et même favorables au parti, tels que M. de Choiseul, évêque de Châlons-sur-Marne, M. de Bezons, évêque de Carcassonne. Et pourtant la majorité de la congrégation de l'Oratoire était loin d'être acquise au jansénisme. Les *Nouvelles* nous racontent avec larmes comment Boyer, évêque de Mirepoix et ministre de la feuille, « entreprit de la subjuguier, de la soumettre à la bulle », et imposa ses conditions au Père de la Valette, supérieur général. Il fallut souscrire le formulaire. Le successeur de Boyer à la feuille, le cardinal de La Rochefoucauld, était d'humeur plus tolérante. « Si cette Eminence avait eu plus de vigueur dans l'âme et peut-être moins de politique, c'en était fait, disent les *Nouvelles*, de la bulle et du formulaire. » Mais la bulle, le formulaire lui survécurent; le molinisme fit beaucoup de ravages dans l'Oratoire. En 1775, la gazette représente à cette congrégation quelle « honte c'était pour elle qu'on enseignât, dans plusieurs de ses maisons, une théologie aussi méprisante, et pour le fond et pour la forme, que celle de Poitiers ». Cependant, malgré ces défaillances, beaucoup d'Oratoriens se rapprochent du parti janséniste. Aussi quels cris font entendre les *Nouvelles*, lorsque M. de Bourdeilles, évêque de Soissons, s'avise de les remplacer par des prêtres du diocèse, quand M. de Grimaldi les exclut pour quelque temps du collège du Mans, quand M. de Valras manœuvre à Mâcon pour les décider à quitter son séminaire, où il a fait

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1777, p. 24-28.

le vide d'avance en envoyant pendant cinq ans ses élèves aux Sulpiciens de Lyon.

Les Dominicains ne donnent pas non plus pleine satisfaction aux *Nouvelles ecclésiastiques*; et pourtant quel ordre est mieux préparé à soutenir les véritables principes! « La doctrine de la grâce efficace par elle-même et de la prédestination gratuite des élus, est devenue pour ainsi dire son héritage. C'est un droit que l'Eglise lui a confié et qu'il s'est engagé solennellement à transmettre d'âge en d'âge dans toute son intégrité. Les Jésuites, ennemis dès leur naissance de ces dogmes sacrés, n'ont point discontinué de persécuter cet ordre. » La gazette janséniste, qui se plaît à leur décerner cet éloge, est obligée de constater avec douleur que, depuis l'expulsion des Jésuites, beaucoup de Dominicains accusent des tendances « moliniennes », et se rapprochent de la bulle « par ambition, par politique ou par faiblesse », à la suite du Père Mamachi. En 1778, le régime de l'ordre se montre favorable à ce mouvement. On voit les Dominicains « se soumettre aveuglément à tout ce que les évêques exigent d'eux... Mais ces faiblesses n'empêchent pas que l'esprit de corps ne subsiste toujours parmi eux¹ ».

Cet esprit de corps et les erreurs auxquelles s'étaient laissé entraîner des Dominicains, indisposaient les évêques contre eux. A Saint-Paul-Trois-Châteaux, ils rencontrent l'hostilité de M. de Reboul de Lambert. Appelés par les consuls au collège de Mâcon, ils s'y installent contre le gré de l'évêque et du clergé. A Pamiers, Lévis-Leran leur enlève la chaire de théologie, qu'ils occupaient depuis des siècles, pour l'attribuer aux Lazaristes.

A Albi, les Dominicains éprouvent des désagréments de la part de M. de Choiseul. Ce prélat s'était laissé prévenir par les Etats du Languedoc contre leur enseignement théologique. Il fit dire au prieur que son intention était de faire apprendre désormais la théologie dans son séminaire. Le prieur répondit que, leur école de théologie étant « publique et fondée » à Albi, il ne pouvait refuser les leçons à ceux qui voudraient les recevoir. Défense fut alors intimée aux étudiants de s'y rendre. La théologie leur fut professée au séminaire par M. de Lestang, « bulliste », envoyé par les Sulpiciens de

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1773, p. 82-84; 1775, p. 192; 1779, p. 33-39; 1767, p. 42-43. D'après les *Nouvelles*, 1764, p. 34, 35, le dernier évêque de Grasse, M. de Prunières, chercha à écarter les Oratoriens appelés à Grasse par les consuls après l'expulsion des Jésuites.

Toulouse et deux autres maîtres. Le Père Bonhomme, qui enseignait depuis quinze ans la théologie à Albi, dut quitter cette ville¹.

Les Dominicains, ainsi chassés d'Albi, avaient eu la satisfaction, lors de l'expulsion des Jésuites, de rentrer à Montpellier, et d'y reprendre les chaires qu'on leur avait enlevées, après une longue possession, pour les attribuer aux disciples de saint Ignace. Ils devaient ce retour de fortune au Parlement. Ils se présentèrent à l'évêque, qui était alors le terrible Villeneuve, peu tendre pour tout ce qui pouvait avoir une attache même lointaine avec le jansénisme. Comme ils lui demandaient sa protection et sa bienveillance : « Je ne vous accorde ni l'une ni l'autre, répondit le prélat fort courroucé. Vous avez empiété sur mes droits. Il n'appartient qu'à moi de pourvoir à l'enseignement de mon diocèse, et vous avez recours au Parlement. Je vous interdis tous tant que vous êtes. » Il le leur répéta, dit la gazette, avec tout le feu dont un homme de quatre-vingts ans est capable. Après cet assaut de l'évêque, les nouveaux professeurs eurent à en soutenir un autre non moins redoutable donné par cinq cents personnes, hommes et femmes, qui voulaient les expulser avec violence².

Cette hostilité témoignée çà et là aux Dominicains par les prélats les plus déclarés contre le jansénisme, montre qu'ils étaient suspects de sympathie pour l'erreur. Un incident provoqué, en 1779, par une thèse soutenue en Sorbonne par un Dominicain de la rue Saint-Jacques, nous fait connaître l'état d'esprit de cet ordre vingt ans avant la Révolution. « Le collège de la rue Saint-Jacques, disent les *Nouvelles*, est le berceau et comme le chef-lieu de l'ordre de Saint-Dominique. » Or, c'est dans cette maison sainte qu'un jeune Dominicain, le Père Pichegru (un nom prédestiné à toutes les trahisons) allait soutenir que « la grâce est un don surnaturel que Dieu accorde gratuitement », la « possibilité de l'état de pure nature » et autres erreurs moliniennes. Les vieux docteurs de la maison s'émeuvent de l'injure faite à l'école thomiste par un Dominicain, qui refuse de « reconnaître la grâce efficace par elle-même ». Un vénérable vieillard de l'Ordre, auquel Pichegru a apporté sa thèse, refuse de la recevoir,

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1765, p. 68; 1766, p. 69; 1767, p. 42; 1777 p. 26-28; 1780, p. 137; 1784, p. 74-76.

2. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1763, p. 38; 1779, p. 33-39.

disant qu'il ne voulait pas que « sa chambre fût souillée par une pièce si détestable ». Et comme le jeune délinquant se jette à ses genoux : « Ce n'est pas à moi, lui dit-il solennellement, que vous devez demander pardon, c'est à Dieu, à l'Eglise et à tout l'Ordre que vous avez outragé. » Les Dominicains de la rue Saint-Honoré, ceux de la rue Saint-Dominique, s'émeuvent à leur tour et écrivent au supérieur général. Au couvent de la rue Saint-Jacques, dans le chapitre réuni à ce sujet, les vieux Dominicains exhalent leur indignation; mais, symptôme grave, « les jeunes ne parurent à l'assemblée qu'un instant et, voyant de quoi il s'agissait, se retirèrent aussitôt en disant : « Quoi, ce n'est que cela ! C'était bien la peine de nous assembler ! Pourquoi ne pas laisser chacun libre de soutenir la doctrine qu'il veut ? » Dans la circonstance, ils avaient d'autant plus raison que la doctrine de Pichegru est aujourd'hui celle de tous nos catéchismes. Mais l'attitude de cette jeunesse n'en est pas moins significative. D'un côté les vieux docteurs, en particulier celui qui apostrophait tout à l'heure avec tant de véhémence le Père Pichegru à ses pieds, un des derniers vieillards qui rappelaient de loin cette époque héroïque de la fin du xvi^e siècle où, le molinisme mettant aux prises Dominicains et Jésuites, on vit parfois de ces rudes jouteurs, les champions des deux camps, convoqués pendant dix ans devant la congrégation de *Auxiliis*, tout cousus d'arguments comme des chevaliers bardés de fer, discourir jusqu'à extinction de voix et épuisés de forces, n'ayant plus de souffle, expirer parfois, dit-on, sur le champ de bataille, rendant leur âme avant leur dernier syllogisme. En face de ces survivants d'un autre âge, une génération nouvelle de Dominicains peu disposés à s'échauffer sur les divers systèmes de la grâce, non seulement éloignée des idées jansénistes, mais capable d'abandonner en pleine Sorbonne les doctrines de l'école thomiste. De ce côté là encore l'avenir était sombre pour Jansénius.

Les Jansénistes croyaient pouvoir fonder un espoir sur les Doctrinaires, comme sur les Oratoriens et les Dominicains. Ne leur était-il point prescrit par « leurs constitutions, tant anciennes que nouvelles, de suivre fidèlement saint Augustin et saint Thomas » ? Pourtant, ils se laissent imposer à Gap, malgré leur répugnance, par M. de la Broue de Vareilles, un auteur de théologie détestable, Collet. N'auraient-ils pas dû « faire goûter leur opposition à ce prélat, et lui montrer que quand on raisonne avec Collet on ne peut éviter de raisonner

comme coupable de « molinisme et de probabilisme ». Les Sulpiciens ont hérité de toute l'ardeur des haines qu'on portait aux Jésuites. La gazette fait même observer, au sujet de leur conduite à Lyon et de l'exigence du formulaire, que jamais Jésuite honnête ne se serait permis pareille monstruosité¹.

Nous connaissons en détail les griefs de doctrine que le jansénisme fait valoir contre les Sulpiciens. Ne s'avisent-ils point de soutenir « la possibilité de l'état de pure nature »? Ne professent-ils point, entre autres noirceurs, que la « grâce suffisante » est donnée à tous les hommes, que « l'amour de charité » parfaite n'est pas nécessaire « pour s'approcher du sacrement de pénitence »? Leur terreur, c'est de trop accorder à Dieu. On a vu, disent les *Nouvelles*, des élèves des Sulpiciens d'Orléans avouer ingénument qu'ils ne récitaient qu'avec peine ces paroles du Psaume : « Seigneur, créez en moi un cœur pur, *cor mundum crea in me, Deus.* » Ils ne savent comment les concilier avec le libre arbitre, qu'ils croient blessé à mort par de telles expressions, et auquel ils ont grand soin de faire intérieurement réparation, toutes les fois qu'ils sont obligés de les prononcer. Encore sont-ils contenus dans leur exaltation « moliniste » par « la crainte d'encourir la juste indignation de M. l'évêque ». Cet évêque d'Orléans est Jarente, ministre de la feuille, qui avait paru, après l'ardent Montmorency, d'un zèle très tempéré pour la bulle. Il apaisa le diocèse, mais eut le grand tort, aux yeux du jansénisme, de ne point aller « à la racine du mal, en ôtant les deux séminaires aux Sulpiciens² ».

Le même reproche est adressé à Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. N'a-t-il pas livré tous ses séminaires aux Sulpiciens ! Les séminaires ? Ces écoles nouvelles, où une congrégation tout entière s'emploie sur la surface du

1. Cf. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1783, p. 142, 165 ; 1784, p. 142 ; 1785, p. 138 ; 1786, p. 105, 106 ; 1789, p. 105, 172 ; 1790, p. 139, 140.

2. « L'amour de la paix, qui a toujours caractérisé l'évêque (Jarente), a un peu calmé leur faux zèle. À peine M. de Jarente avait-il pris possession de cet évêché, après la translation de M. de Montmorency, qu'il fit cesser les scènes déplorables qui s'y passaient journellement. Il rétablit dans l'usage des sacrements des communautés religieuses qui en étaient privées, et il proscrivit l'espèce d'inquisition qu'on exerçait à l'égard des personnes les plus pieuses aux approches de la mort. Heureux s'il eût été à la racine du mal en ôtant les deux séminaires aux Sulpiciens... Depuis que M. de Jarente est infirme, les schismatiques (les antijansénistes) sont plus hardis ; et quoique M. le coadjuteur les ait réprimés en diverses occasions, des curés et des vicaires ne laissent pas d'inquiéter les fidèles dans le tribunal de la pénitence. » *Nouvelles ecclésiastiques*, 1770, p. 41, 42 ; 1788, p. 83. Beaumont ne put guère compter sur Jarente, comme ministre de la feuille.

territoire à détruire certaines doctrines, à en faire triompher d'autres, excitent au plus haut point l'irritation des jansénistes. Au dernier siècle, c'est là que le parti subit une irréremédiable défaite, comme dans le nôtre, c'est là que devaient être effacés dans les générations nouvelles de lévites les derniers vestiges de gallicanisme. Les universités étaient plus conservatrices des traditions anciennes que ces communautés, où il suffisait d'un mot d'ordre pour donner aux jeunes esprits une direction particulière, et combattre tel enseignement avec une efficacité toute-puissante. Aussi la gazette trouve que ces « nouvelles maisons d'éducation ecclésiastique sont le tombeau des bonnes études. Tous les bons livres y sont généralement interdits. L'ignorance et le fanatisme sont le caractère des maîtres, et tout le mérite exigé des élèves consiste à savoir un peu de leur misérable théologie, d'être fort soumis à la bulle *Unigenitus* et pleins d'ardeur contre le fantôme du jansénisme. C'est de cette source ténébreuse et impure que les ecclésiastiques, comme des eaux empoisonnées, se distribuent dans les différentes paroisses ». Le public est scandalisé de « l'air évaporé » de tous ces séminaristes, et on dit quand on les aperçoit : « *Voici les brigands de Saint-Sulpice.* » Une polémique montée à ce diapason dit assez les coups terribles que les Sulpiciens du XVIII^e siècle achevèrent de porter au jansénisme. Ce qui avait facilité leur victoire, c'est que, de l'aveu des *Nouvelles*, « la plupart » des chefs eux-mêmes, des évêques, avaient été « élevés par les Sulpiciens¹ ».

Les Lazaristes partagent avec les Sulpiciens, mais dans des proportions moindres, l'hostilité des Jansénistes. Nous parlons des trente années qui suivirent l'expulsion de la compagnie de Jésus. Les Jansénistes n'avaient jamais pardonné à Vincent de Paul de n'avoir point été des leurs. Les disciples du saint, ayant gardé son esprit et ses sentiments, furent regardés comme des ennemis. S'avisent-ils, comme les Jésuites, de donner des missions ? on les accuse de « prodiguer indifféremment l'absolution à toute sorte de personnes. On a vu, paraît-il, un homme demi-ivre sortir de leur confessionnal, en se vantant d'avoir fait son affaire ». Ils ont surtout le grand tort de tenir des séminaires. Il semble même qu'une sorte de fatalité les ait placés à la tête de ces maisons dans les diocèses où les prélats sont moins recommandables.

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 1781, p. 195-196 ; 1783, p. 165.